

L'Oman dix ans après.

En 1993, quand Jalel Bouagga m'a fait découvrir le sultanat d'Oman, on n'y trouvait pas de cartes postales. Les rares touristes étaient surtout des Anglais en poste dans le sultanat pour les compagnies pétrolières et minières.

Nous y sommes retournés en 94 et en 98, puis nous nous sommes tournés vers d'autres destinations. Pendant ce temps, Jalel créait à Paris son agence de voyage et de trekking, et continuait de mettre l'Oman à son catalogue. En 2008 seulement, j'ai eu l'occasion de retourner dans ce pays devenu un classique des agences de trek.

Je gardais un souvenir ébloui des extraordinaires journées de marche ou d'escalade sur les plus beaux terrains d'aventure qui soient, des belles heures de conduite sur les difficiles pistes des montagnes de l'intérieur, des beaux moments passés en compagnie des montagnards omanais dans les fermes des hauts villages. Dix années avaient passé : retrouverais-je les mêmes conditions et les mêmes bonheurs ? J'ai téléphoné à Jalel. « L'Oman reste un pays magnifique, m'a-t-il rassuré, et tu y retrouveras bien des choses que nous avons connues ensemble. Mais attends-toi tout de même à quelques changements ! »

Dès la sortie de l'aéroport de Mascate, j'ai compris que l'Oman de 2008 différait de celui que j'avais connu. L'autoroute qui mène à la capitale traverse aujourd'hui d'innombrables quartiers nouveaux, des zones commerciales, des hypermarchés et d'immenses parkings de stationnement. Et partout dans le pays s'étendent de vastes zones résidentielles : la petite ville de Sur est entourée d'une large banlieue visiblement fortunée ; sur le plateau de Sayq s'étend maintenant une véritable ville de riches résidences secondaires ; et même au bout des plus hautes vallées, par exemple à Mibam, les replats de bord de piste

où il était possible de passer la nuit, sont souvent occupés par de nouveaux hameaux de fermes et de bâtiments agricoles.

Le deuxième changement bien visible m'est apparu quand nous avons commencé notre descente vers le sud. Je gardais le souvenir d'une ou deux journées de pistes difficiles et peu roulantes. En fait nous avons roulé sur une bonne route asphaltée qui s'est vite transformée en une autoroute encore en travaux qui nous a permis de gagner la région du wadi Tiwi bien plus rapidement que prévu.

L'Oman est un vaste chantier qui modifie rapidement nombres des paysages que j'avais connus : le débouché du Wadi Dayqah est barré par un immense barrage en construction, et bientôt la belle randonnée permettant de remonter la rivière ne sera plus possible ; le joli lac du Wadi Shab n'est plus qu'une marre boueuse au milieu de laquelle s'élèvent deux colossales piles d'un pont d'autoroute ; la côte au nord de Sur a disparu sous le vaste entrelacs de pipelines et de tours métalliques d'un terminal gazier ; et plus à l'intérieur, bien des routes qui n'étaient que des pistes pour 4x4 sont maintenant goudronnées et aménagées.

En fait l'Oman s'est transformé et continue de se transformer rapidement, y compris au niveau de la vie économique et sociale. J'avais connu un pays où toute l'économie reposait sur le travail des immigrés venus de l'autre côté du golfe. Les immigrés sont toujours là, mais leur place dans la société omanaise est en train de changer. Nous avons été les témoins de quelques scènes qui nous ont laissé croire au mépris des Omanais de souche pour les travailleurs étrangers. Au retour, j'en ai parlé à Jalel. « Les Omanais, m'a-t-il dit, ne sont pas si indifférents qu'ils ont pu vous paraître. Ils traitent humainement les travailleurs étrangers principalement sri-lankais et indien bengalis. J'ai connu des chauffeurs indiens qui ont travaillé aux Emirats et préfèrent nettement les Omanais pour leur côté respectueux et courtois. Mais le gouvernement applique actuellement une politique d'omanisation. Pour l'administration s'est fait à 98%. Pour le secteur privé, les réformes avancent vite, et plusieurs corps de métier

sont réservés aux Omanais, par exemple le métier de chauffeur d'agence. Ceci explique l'augmentation du coût de location de véhicule avec chauffeur et services : on ne paye pas un Omanais avec le salaire d'un Indien !

Mais pour le visiteur étranger, l'une des transformations les plus visibles est celle d'un Oman devenu pays touristique. On y trouve maintenant des cartes postales ! Panneaux mis en place par un Ministère du Tourisme, aménagements des sites les plus visités, publications de guides et de cartes bilingues, installation dans les sables du Wahiba ou, au sud-est à proximité des plages aux tortues, de confortables campements pour ceux qui aiment parcourir la planète à condition d'y trouver chaque jour une douche et de l'air frais (Il faut reconnaître que l'on y est très bien !), tout est fait pour réaliser la volonté du Sultan Qabous affirmant « la nécessité de donner une priorité au tourisme dans les programmes de développement [dans un pays qui] jouit de sécurité, de stabilité et de l'esprit de tolérance [ici], grâce à Dieu ! »

La croissance rapide du tourisme s'est accompagné d'un développement de la randonnée à pied. Dans les années 90, elle était surtout le fait de groupes accompagnés par des guides locaux ou des Européens bon connaisseurs des itinéraires. Et sur les sentiers, les seules marques existantes étaient les cairns laissés par les populations locales depuis des générations. A partir de 2005, une dizaine de beaux itinéraires ont été systématiquement balisés (Voir le site de Reinhard Siegl, www.trekkingoman.com). Ils permettent des marches plus ou moins longues ó de quelques heures à plusieurs jours ó sans grande connaissance du terrain. Les randonneurs habitués aux sentiers balisés s'en réjouiront. Les amateurs de randonnées de découverte, qui pensent avec Jean-Pierre Feuvrier de la FFRP que « le balisage est une béquille pour une société malade qui ne sait plus s'orienter et retrouver les chemins d'autan », le regretteront. Et avec eux les guides locaux remplacés par de la peinture !

En certains endroits, le balisage n'est pas d'une utilité évidente et ne sert qu'à rassurer. C'est le cas par exemple de la descente classique du wadi Bani Khalid. Le balisage y est certes relativement discret. Est-il pour autant vraiment utile dans un canyon où il est difficile de s'échapper et où il suffit de suivre le lit de la rivière ?

Mais ce que l'on peut regretter surtout, c'est la manière dont ces itinéraires ont été balisés. Pendant que dans les montagnes d'Europe les fédérations de randonnée pédestre effacent les anciennes peintures et les remplacent par un balisage plus discret qui, par endroit, peut même obliger le randonneur à « un peu d'intelligence », les baliseurs de l'Oman ont inondé leurs itinéraires d'immenses peintures multicolores qui rappellent le barbouillage dénoncé aujourd'hui par les Européens, ce barbouillage qui « mal, et trop utilisé, devient une pollution visuelle qui infantilise le randonneur ». En certains endroits il n'est pas possible de se faire photographier sans avoir les taches de peinture en arrière-fond !

J'ai presque craint que nous ne pourrions pas revivre sur les sentiers d'Oman les magnifiques heures vécues dix années auparavant. C'était oublier que, si l'Oman s'est partout modernisé et c'est tant mieux pour ses habitants ! - en dehors de ses pistes, de ses routes et de ses nouveaux villages, il est resté l'Oman des belles aventures.

A côté des itinéraires balisés, qui sont d'anciens sentiers de communication, existent nombre de villages d'altitude qui, avant l'ère des pistes et des véhicules 4x4, ont forcément été reliés par des sentiers aujourd'hui peu empruntés, voire oubliés. Nous avons pris la carte et les photos satellite, nous avons imaginé un voyage à pied reliant quelques villages d'altitude, et trois jours durant nous sommes partis à l'aventure.

Le miracle a été que les sentiers étaient là, admirables d'astuce et d'ingéniosité. Ils nous attendaient et ne demandaient qu'à être découverts pour nous mener

vers des citernes d'eau claire et des petites oasis à mille lieues des pistes, ou vers des villages perdus dans lesquels des montagnards souriants nous offraient le café à la cardamome et les dattes en s'étonnant de voir passer des Européens sur des chemins qu'eux-mêmes n'utilisaient plus beaucoup. Les sentiers étaient là et, deuxième miracle, ils étaient par endroits assez peu marqués pour nous obliger à imaginer notre propre chemin.

Allez découvrir l'Oman comme nous l'avons découverts à l'aventure. Inventez-y vos propres chemins. Puis, quand vous aurez vécu les mêmes bonheurs que ceux qui ont été les nôtres, comme nous contentez-vous de dire les beautés de ces sentiers sans rien en dire de plus, sans les tracer sur la carte : c'est le seul moyen de leur permettre d'échapper aux barbouilleurs !

Pour ceux qui, après avoir parcouru les sentiers non balisés de l'Oman, auront envie de s'aventurer sur le beau calcaire de ses djebels, il reste bien sûr les fantastiques parois que l'on découvre à chaque détour de chemin ou de piste. Le tourisme ne les a pas touchées. Et, pour l'instant, elles ont échappé aux « barbouilleurs de paroi », les « ironmongers » qui pour grimper ne peuvent s'empêcher de couvrir le rocher de balises métalliques coruscantes. Leur hauteur varie de quelques centaines de mètres pour les plus modestes à près de mille mètres pour les plus hautes. Et elles réservent aux grimpeurs les plus beaux terrains d'aventure.

Pour des raisons historiques, la paroi la plus connue est celle du versant sud du djebel Misht. Les parois qui dominent Mibam et le wadi Tiwi sont maintenant relativement explorées. Mais il y en a bien d'autres dont la vue laisse rêver à de fantastiques journées d'ascension. On peut citer :

- parois au-dessus de la boucle nord de la route wadi Ghul au djebel Shams.
- piliers nord du djebel Shams dominant le wadi Sahtan à l'ouest de Wijmah au-dessus de Al Hajir.

- parois sud-ouest du djebel Tikra ; aiguilles de Al Air maintenant proches de la piste qui franchit le col de Al Bir, et leur prolongement est, longue falaise oblique dominant le wadi Hijir et le wadi Bani Kharus.
- les dolomites du wadi Bani Kharus au-dessus de Sital.
- dans le wadi Mistal : rive gauche, face est du « Pic de Wakan » bien visible depuis le village du même nom ; rive droite, les aiguilles de Hadache (faces ouest) et leur prolongement au nord.
- rive droite du wadi Nakhl, le grand pilier dominant la piste menant au village de Nakhl.

Le voyage évoqué ici a été organisé et réalisé par Alain Blumet, Danielle Sert, Bernard Henry, Isabelle Gibert, Jean-Paul Marangone, Marie Barrucand et Bernard Amy.

Jalel Bouagga est l'un des créateurs de l'agence Sindbad Voyages à Paris.